Titre : **LA DEFENSE DE MAZAGRAN** **1er Bataillon d'Afrique** **3, 4, 5 et 6 février 1840**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et Combats**
Auteur : **Lieutenant-général GUEHENEUX**.	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **LE DRAPEAU TRICOLORE** **LEAUTEY** **EDITEUR DE LA GENDARMERIE** **24 rue Saint-Guillaume** **1886**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** **D**ate : **Juillet 2010**

Ancestramil

LA DEFENSE DE MAZAGRAN

3, 4, 5 et 6 février 1840

En 1840, **ABD-EL-KADER**, voulant s'emparer d'Oran, décida d'enlever d'abord les deux postes avancés qui couvraient cette place : Mostaganem et Mazagran.

Mazagran était sans fortifications, mais, au milieu du village, des murs mal construits, en pierres sèches, et liés ensemble, formaient une enceinte continue : la Casbah (citadelle), n'ayant qu'une seule porte.

La défense de ce réduit avait été confiée au capitaine **LELIEVRE**, de la 10ème compagnie du 1e Bataillon d'Afrique, ayant sous ses ordres 123 hommes.

Les 1e et 2 février des éclaireurs arabes se montrèrent, mais ils disparurent rapidement. Le capitaine **LELIEVRE**, profita de cette démonstration pour faire pratiquer, par le caporal du génie **PEQUILLET**, des créneaux dans les murs, et pour barricader la porte.

Le 3, vers neuf heures du matin, quand tout paraissait calme et silencieux, des nuées de cavaliers arabes inondent la plaine en poussant des clameurs sauvages. Ils espéraient étourdir nos soldats par leur bruit.
La surprise fut tellement complète que le lieutenant **MAGNIEN** qui se trouvait hors de l'enceinte, n'eut pas le temps de rentrer, et il fallut le hisser sur le mur avec une corde.

Pendant que la cavalerie des Arabes marche ainsi bruyamment, leur infanterie, dirigée par des déserteurs de la Légion Etrangère et commandées par **Mustapha BEN-THAMI**, vient s'établir dans des maisons rapprochées de la citadelle, place deux pièces de canon sur un petit plateau près du réduit, et commence l'attaque.
Avec un ensemble encore inconnu chez les Arabes, des traits de feu jaillissent de toutes parts. L'artillerie, bat avec vigueur la position française. Une vive fusillade retentit et d'épaisses colonnes se précipitent vers l'enceinte.

Notre petite garnison reçoit l'ennemi à bout portant. Sa pièce unique, chargée à mitraille, décime hommes et chevaux. L'acharnement des assaillants s'accroit, la résistance des assiégés redouble. Les Arabes envoient chercher des renforts. Quatre-vingt-deux tribus répondent à leur appel. En quelques heures, le nombre des ennemis atteint plus de douze mille combattants. Les Français devront donc lutter un contre cent-vingt.

Les Arabes s'élancent vers la citadelle. vigoureusement repoussés, ils reviennent encore avec le même fanatisme, mais rien n'ébranle l'indomptable poignée de braves qui sème la mort autour d'elle.
Les journées des 3, 4 et 5 février ne furent qu'un combat continu.

Dans la matinée du 6, les assaillants se réunissent et furieux d'être tenus en échec par un si petit nombre de soldats français, jurent de triompher. Un registre pour l'assaut est ouvert, deux mille Arabes s'y inscrivent et s'élancent en rugissant. Les murs cèdent ; une brèche s'ouvre. Le feu des Français s'éteint. L'étendard du prophète va être arboré sur la Casbah, le Drapeau Tricolore va être abattu.

Tout à coup, un grondement formidable retenti. Il semble que chaque pierre du réduit lance la foudre. Une pluie épouvantable de balles, de grenades et de mitraille tombe sur les Arabes. La

brèche se couvre de leurs cadavres. La défense devient un massacre, et le fanatisme musulman lutte en vain contre la bravoure française. Mais de nouvelles masses arrivent, et un autre assaut est décidé.

D'énormes poutres sont placées contre les murailles. De longues perches, armées de crocs, sont appuyées aux retranchements. Des Arabes furieux parviennent sur la crête. Une lutte corps à corps s'engage. Les baïonnettes françaises sèment la mort. Pourtant, rien n'arrête la farouche résolution des assaillants qui réussissent à planter trois drapeaux sur les murs. Une grêle de pierres et de mitraille fait le vide autour de ces drapeaux et les abat, mais chaque musulman qui tombe est remplacé par un nouvel arrivant, et les munitions des Français s'épuisent.

« *Dans la poudrière, dit la capitaine* ***LELIEVRE*** *il y a un tonneau de poudre ; quand nous ne pourrons plus nous défendre nous descendrons y mettre le feu en emportant le Drapeau Tricolore, et, heureux de nous engloutir avec lui pour l'honneur et la gloire de la France, nous ferons tout sauter* ! »

Cependant la garnison de Mostaganem, commandée par le lieutenant-colonel **DUBARAIL**, s'avance pour attirer à elle une partie des ennemis.
En effet, en quelques minutes, des masses de cavaliers, franchissant haies et ravins, se présentent devant elle. Un mugissement rauque et sauvage gronde, et cette nombreuse cavalerie s'élance comme un seul homme, avec une simultanéité et une impétuosité inénarrables, contre l'infanterie de Mostaganem qui la reçoit par un feu formidable.

Néanmoins, notre droite est acculée à une redoute dans laquelle elle se réfugie. Notre centre, composé de soldats du 15ème léger, n'a que le temps de se former en carré. Notre gauche, appuyée par deux pièces de campagne masquées par des tirailleurs, résiste vaillamment et cause de grands ravages. Une fusillade, fournie par deux compagnies d'infanterie et une section de sapeurs du génie, fait, dans ces essaims de cavaliers, de larges brèches. L'action devient acharnée.
Le capitaine **PALAIS**, qui commande notre artillerie, fait pleuvoir une grêle de projectiles sur les bandes arabes et les fait tourbillonner.
Ce fut un spectacle émouvant :

Le sifflement d'un vent impétueux mêlé au sifflement des balles, le fracas des vagues soulevées qui venaient se briser avec fureur sur le rivage peu éloigné, le hennissement des chevaux, le roulement du tambour, les hourras tumultueux de huit mille Arabes, la fermeté et le courage inébranlables des nôtres, et un soleil couchant tout en feu, qui projetait une lumière sombre et rougeâtre comme celle d'un volcan en éruption, imprimaient à cette lutte quelque chose de si féerique, que le pinceau le plus habile ne pourrait que faiblement en donner l'idée.
Pourtant nos troupes réussirent à entraîner les Arabes jusqu'aux portes de Mostaganem où vingt-deux pièces de position, placées sur les remparts, les foudroyèrent. Leurs pertes furent énormes. Ils employèrent toute la nuit à ramasser et à emporter leurs morts. Plusieurs chevaux restèrent sur le terrain, et de longues traces de sang et de nombreux débris humains, attestèrent, le lendemain, combien ils avaient souffert. La garnison de Mostaganem n'avait laissé aucune tête, aucun trophée, au pouvoir de l'ennemi.

Cette diversion produisit un grand effet. Le feu de Mazagran se ralentit. Les Arabes cessèrent de combattre pour, dirent-ils, obéir à Dieu, car Dieu a été contre eux puisqu'ils n'ont pu

Ancestramil

triompher d'un si petit nombre de Français ; et se retirèrent en poussant des hurlements épouvantables, et en pleurant leurs frères morts, leur religion vaincue.

Le 7 au matin tous les Arabes avaient disparu. La plaine était- calme. La garnison de Mostaganem s'avance et distingue un pavillon flottant au-dessus de la citadelle de Mazagran. C'est le Drapeau Tricolore percé à jour, criblé par les projectiles, déchiré en glorieux lambeaux, mais dont le frôlement n'a pas cessé un instant de représenter la Patrie et d'inspirer l'héroïsme à la poignée de braves qui est là sauvée, qui est là triomphante !

On se précipite les uns vers les autres. On se félicite. On s'embrasse. On crie tous ensemble : Vive la France ! Vive le Drapeau Tricolore ! On demande à la garnison de Mazagran quels sont ses besoins, elle répond : « des cartouches et l'ennemi ! »

On s'est battu quatre jours et quatre nuits. « *Ce furent, dit un combattant arabe de Mazagran, en écrivant à un des ses amis de Mostaganem, quatre jours, car ils ne commençaient pas et ne finissaient pas. Ce furent des jours noirs, car la fumée de la poudre obscurcissait les rayons du soleil, et les nuits étaient des nuits de feu, car elles étaient éclairées par les flammes des bivouacs et par les flammes des amorces.* »

Ceux qui se distinguèrent le plus dans ce combat de géants, et dont les noms doivent passer à l'histoire, furent **LELIEVRE**, **capitaine, MAGNIEN, lieutenant, DURAND, sous-lieutenant, VILLEMIN, sergent-major, GIROUT**, sergent, **TAINE**, fourrier, **MUSTER**, caporal, **LEBORGNE, COURTES, EDET, GAGFER, VOMILLON, SENAUD, HERNOT, MARCOT, VARENT et FLORIANT**, soldats.

Ce mémorable fait d'armes valut la décoration à presque tous les militaires que nous venons de nommer, et le grade de chef de bataillon au 1er régiment d'infanterie, au capitaine **LELIEVRE**.
Cet énergique officier, né en 1800, était sous-officier au 15ème de ligne, avant la Révolution de Juillet. A la formation des Tirailleurs Algériens, il fut nommé sous-lieutenant. Sa bravoure, pendant les guerres d'Afrique, lui fit donner les épaulettes de capitaine sur le champ de bataille. Ce fut donc à des actions d'éclat qu'il dut ses deux derniers grades.
Quelques temps après sa nomination de commandant, il fut mis en non-activité, on ne sait pour quel motif, et il s'éteignit en 1851, dans un complet oubli. Mais si ce fier soldat est mort ignoré, la défense de Mazagran, qui est sans précédents dans l'histoire, et qui éclipse, pour nous Français, la défense des Thermopyles, a assuré l'immortalité au capitaine **LELIEVRE** et ses 123 compagnons d'armes.

Mazagran coûta, aux Français trois morts et dix-sept blessés.

Mais celui qui les avait soutenus dans cette terrible lutte, dans ces effrayantes mêlées, celui qui avait représenté à leurs yeux la Patrie absente, celui que les Arabes avaient plus particulièrement visé : le Drapeau Tricolore, était atteint de cent vingt-balles, de deux boulets, et avait été brisé trois fois.
D'un procès-verbal dressé le 12 juillet 1840, par une commission présidée par le général **PARCHAPPE**, il résulte que ces blessures étaient ainsi réparties :
La bande bleue avait reçu cinquante-trois balles et deux boulets, la bande blanche, trente-cinq balles, la bande rouge trente-deux balles et deux boulets, et la hampe trois boulets.

Une médaille fut frappée en l'honneur de cette incomparable défense. Un remarquable tableau, peint par **M. PHILIPPOTEAUX,** la représentant, fut exposé en 1842, et un monument, à sa mémoire, fut érigé par souscription. Ce monument se compose d'une colonne d'ordre corinthien surmontée d'une statue de la France tenant le drapeau Tricolore d'une main, et une épée de l'autre.
Sur le socle de cette colonne on lit :

ICI LES III, IV, V, VI FEVRIER MDCCCXL
CENT VINGT-TROIS FRANCAIS
ONT REPOUSSE DANS UN FAIBLE REDUIT
LES ASSAUTS D'UNE MULTITUDE
D'ARABES.

Le général commandant la place d'Oran adressa l'ordre du jour suivant aux troupes placées sous son commandement :
« Le lieutenant général **GUEHENEUX** autorise la 10ème compagnie du 1er Bataillon d'Afrique à conserver, comme un glorieux trophée, le drapeau qui flottait sur la place de Mazagran pendant les journées des 3, 4, 5 et 6 février, et qui, tout criblé par les projectiles de l'ennemi, atteste à la fois l'acharnement de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense.
En outre, il ordonne que le 6 février de chaque année lecture du présent ordre du jour soit faite devant le bataillon d'Afrique réuni, si cela est possible, et que, dans le cas où cette réunion ne pourrait s'effectuer, chaque commandant de détachement en fasse faire lecture devant tous les hommes assemblés sous les armes.
Honneur à l'héroïque garnison de Mazagran !

Le lieutenant-général **GUEHENEUX**.

****

Ancestramil